

Le livre du mois

par
Gérard Streiff

Des hommes en guerre

tionneusement et dont ils se protègent avec les maigres moyens du bord, l'humour, la tendresse, l'entraide. C'est un petit bijou d'humanité où tour à tour monologuent les personnages de l'atelier, par exemple Albert, le patron, pour qui « les larmes, c'est le seul stock qui ne s'épuise jamais », le mécanicien Maurice Rabramowicz, rescapé d'Auschwitz, ou l'orphelin qui réside dans une drôle de colonie de vacances, dont les échos sont absolument déchirants.

La guerre du côté des bourreaux, c'est René Ballet qui nous la propose avec « Hôtel des deux gares », le voyage au bout de la collaboration de Robert Rochet, Bob pour les intimes, alias Roc, son nom de plume. Journaliste de presse d'orientisme, Roc fait partie de ces intellectuels, proche de Drieu La Rochelle, qui « vécurent le fascisme comme un dandysme », selon l'expression du critique Jean-Claude Lebrun. Été et cynique, désinvolte et pervers, doué et paresseux, il s'est délibérément mis au service de la pire abjection. Nous le suivons, dans ce Paris étrange d'août 1944, alors que la libération de la ville est imminente et que l'occupant plie bagage. Paris devenue en somme une « immense salle d'attente ». Alors que les rats quittent le navire, et que se tramant dans les coulisses du pouvoir mille compromis, Roc, dans une sorte de détachement désespéré, affiche froidement, lucidement sa haine. Jusqu'au bout. « Il n'y a qu'une race supérieure. Celle des joueurs » éructe-t-il. C'est un livre très fort qu'a réussi René Ballet, grand prêtre de l'ordre des amis de Roger Vailland, dont il s'affirme ici le digne continuateur.

Avec « L'amour de l'humanité » de Bertrand Poirot-Delpech, voici sur la guerre le point de vue de l'observateur, un statut que les occidentaux affectionnent beaucoup ces temps-ci dans les conflits en cours. Il s'agit du carnet de route d'un participant à un convoi humanitaire du côté de Sarajevo. Aurelien, le héros, est une sorte d'orphelin en manque d'utopie. Il se présente d'ailleurs comme « petit-fils de collabo et fils de stalinien. En recherche... ». Il part jouer Tintin en Bosnie, un peu pour voir à quoi ressemble l'humanitaire, sans trop y croire, car il semble plutôt lucide sur les limites de l'exercice. Peu à peu, cependant, il trouve une nouvelle raison de vivre dans cet engagement, qu'il situe dans une sorte de filiation avec celui de son père et de son aïeul. « L'amour de l'humanité, cette vieille lune, les a foutus dedans. Je ne les blâme pas. C'est mieux que de gagner en Bourse. (...) Leurs contemporains qui ont commis moins de bêtises avaient aussi moins de cœur. « Le propos de l'auteur, souvent discutable, est toujours très stimulant, et servi par un style limpide. Il est vrai que pour l'académicien, « à vivre sans mots, on perd le meilleur ».

Gérard Streiff

Robert Bober - Quoi de neuf sur la guerre ?

P.O.L. / 240 pages

René Ballet - L'hôtel des deux gares -

Le temps des cerises / 180 pages

"Jury ma Ville" décembre
1994

IVRY ma Ville X11.94